

HALLUCIDATIONS



TOMASSO STÉPHANE

Stéphane Tomasso

Hallucinations

© Stéphane Tomasso, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4505-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Acte 1 : Les Yeux Rouges

Les plateaux repas arrivent, de cellule en cellule, sur un chariot que pousse un grand type au crâne rasé à forte stature. Ben, il s'appelle.

— Tiens, veinard, voilà ta ration.

— Merci, Ben.

Il m'adresse un grand sourire, puis pousse son chariot un peu plus loin. La ration, dans le plateau, est composée d'une salade et de purée avec une petite tranche de vache folle... En face, Francky mange de bon cœur son dessert, une crème au chocolat transgénique. C'est bon ça. Ils sont servis avant nous, en face. C'est comme ça, il ne peut pas être partout, Ben. Je mange tout ça, puis je m'allonge sur le lit, sous l'œil de la caméra qui me filme vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ça fait un mois que je suis ici mais je commence à peine à m'y habituer. Au début c'était dur. Mais il faut tenir le coup. Pour s'évader.

Agitation sur les coursives. Les matons rapploient, les portes ne vont pas tarder à s'ouvrir : Il est treize heures, c'est l'heure de la promenade.

Tous en rang et c'est parti, on descend les deux étages qui nous séparent du rez-de-chaussée puis on passe des portes qui claquent derrière nous, encore et toujours. Ces portes ne mènent nulle part, à part en prison, dans les deux sens.

Dans la cour, au moins, le plafond est bleu, un beau bleu de printemps avec des nuages poussés par la brise, effilochés comme du coton qu'on arrache à son paquet. Vous savez, ces paquets qui se cassent toujours la gueule dans le lavabo, même si vous avez passé une plombe à les accrocher comme il faut. Y a rien à faire, c'est la vie. Je vois Francky qui s'amène vers moi, le sourire aux lèvres. J'aime pas quand il sourit comme ça, c'est mauvais signe, ça sent les embrouilles.

— Ça va mon pote ? Il dit.

— Ça va, Francky.

— Je me disais que t'aurais peut-être une petite clope à m'offrir ?

Je lui tends mon paquet, il en attrape une, l'allume et la glisse au coin de sa bouche où elle pend mollement dans le vide. Il tire dessus et en souffle la fumée bleutée en me regardant d'un air pensif.

— J'ai entendu dire que t'avais eu une remise de peine... Fais gaffe, tu

pourrais sortir d'ici par la grande porte !

Là-dessus, il éclate de rire et me fait un clin d'œil, puis disparaît comme il était arrivé. Il joue au foot là-bas, avec les gars. Henri dit Le Pirate, Marc la Girafe et Pierre le truand. Ils se fond des passes et tentent quelques buts, mais André la Passoire n'en a que le nom... Je vais m'asseoir vers eux et les regarde courir dans la poussière. J'écrase ma clope, me lève et les rejoint pour la partie de l'après-midi. On sait tous que le surveillant général nous mate dans son bureau, alors on ne chahute pas trop. Il n'aime pas ça, c'est comme ça. Trop violent, il dit. Les gens n'aiment pas la violence, ça les renvoie trop à leur quotidien. Et si on jouait en pantoufles ? Ça leur rappellerait trop leurs soirées. Alors on fait gaffe. On se marre quand même avec les copains, c'est l'essentiel.

La sonnerie déchire le silence, on sursaute sur nos bancs. Il fait chaud aujourd'hui, on s'est mis à l'ombre du grand mur pour nous reposer et on raconte tout et n'importe quoi. Surtout n'importe quoi, ça nous fait beaucoup rire. On s'est un peu moqué de Tonton, un des gardiens, pour passer le temps. On se lève et on marche doucement vers les cellules, une fois encore. Le ciel s'efface, faisant place au béton d'où pendent des néons à la lumière terne et sans relief.

Henri devant moi, Pierre derrière, en rang vers nos cellules où on va passer l'après-midi à glander en regardant la télé, jusqu'à l'heure du repas du soir, puis de la douche, puis dodo... Encore un point sur le calendrier, perdu dans un océan de chiffres et de lignes qui se succèdent et se ressemblent à n'en plus finir. La pendule est un peu notre boussole ici, on s'y repère comme sur une carte : chaque heure correspond à une activité. Je dois essayer de dormir, ça passera peut-être plus vite !

Je cours, je cours sur la plage et j'entends une voix qui m'appelle :

— Christophe, Christophe !

Je me retourne mais rien. Personne, rien d'autre nulle part, que le ciel, la mer et moi. Les vagues déferlent mollement sur la grève désertée. J'ai du bleu plein les yeux, ça fait du bien, ça rafraîchit les pensées.

— Christophe, Christophe !

Je m'étends sur le sable chaud et moelleux, mes mains se referment sur le sable scintillant mais il résiste, je tire encore et je hurle d'impuissance. J'ouvre les yeux. J'ai arraché la couverture sur les côtés du lit et je vois Francky, de

l'autre côté, l'air hébété.

— Christophe, Christophe ! Qu'est-ce qu'y t'arrive ? Ça va pas ?

— Si, ça va ! J'étais dehors, sur la plage...

— Ça fait mal au début. Ça passera, tu en profiteras mieux après.

— Quand je serais dehors ?

— C'est ça... Si tu le veux vraiment.

Encore une allusion, encore un clin d'œil. Je ne sais pas si je peux, si j'en suis capable. Et ce calendrier qui s'étire de jour en jour... Ah, si j'avais su ! Je n'aurais pas fait cette connerie... Je ne serais pas venu ici.

Alors je lis et lis encore, je lis toujours pour tuer le temps. Je lis de tout, des auteurs contemporains, de la S.F., de la littérature française. Je dévore les livres que j'ai empruntés à la bibliothèque. C'est là qu'officie Jef, un taulard comme nous, mais il a bénéficié d'un traitement de faveur parce qu'il a fait des études de lettres, alors le directeur l'a fait bosser là-bas. La première fois que je l'ai rencontré, il était assis à une petite table, près des rayonnages, penché sur un livre très épais et il prenait des notes sur un petit carnet.

— Salut ! Ai-je dit amicalement. Je peux jeter un œil ?

Il m'a souri en refermant son livre alors que je balayai les rayonnages surchargés d'un index hésitant. Il s'est levé, m'a tendu la main et s'est présenté, puis j'ai fait de même et il m'a expliqué le fonctionnement de la bibliothèque : On a vite sympathisé et je suis resté deux heures dans ce cocon feutré, oubliant ma condition grâce aux trésors que me dévoilait Jef, ravi de partager son amour des livres avec un autre passionné. Ce soir-là je réintégrai ma cellule avec deux livres : Cujo, par Stephen King, le maître incontesté de la littérature fantastique, et L'Arrache Cœur par Boris Vian. J'étais transporté, mon corps était emprisonné mais mon âme vagabondait dans d'autres sphères, avec d'autres personnages. Je vivais de grandes aventures à travers ces écrits haletants. J'avais trouvé le moyen de m'évader, de sortir de ce quotidien morose et sans espoir. Chaque soir, quand la lumière s'éteignait, le sommeil m'emportait rapidement vers le jour suivant, porteur d'espoir et de courage. La bibliothèque était mon antichambre de la liberté, j'y trouvais les raisons et la force pour affronter chaque jour de réclusion, porté par le courage des héros de mes livres qui me suivaient la nuit jusque dans mes rêves. J'étais tantôt révolté, tantôt résigné mais toujours brillait au fond de moi le jour de ma sortie ; je fomentais mille plans d'évasion, ou méditais avec

sagesse sur les moyens de supporter ma peine jusqu'au bout : Tout dépendait de mes lectures, et il s'avérait que j'en retirais toujours matière à réfléchir. J'avais désormais sous la main les instruments de ma réussite, et j'avais Jef pour me guider dans ce dédale spirituel qui devait déboucher plus tard, comme vous le verrez, sur d'intéressantes aventures.

Un jour de moins. Je raye la date correspondante sur le calendrier représentant un berger allemand (gardien symbolique de ma liberté), et je m'arrête, pensif. Il me reste plus de jours à purger que je ne pensais. Les jours semblent s'étirer interminablement, compartimentés du lendemain par un dédale d'heures à rallonge. Ces heures-là, je peux vous l'assurer, n'ont aucun rapport avec les vôtres : les secondes arythmiques s'y succèdent avec une cadence désespérante, les lignes du calendrier se changent en vastes contrées désolées qu'il faut traverser à la sueur de son front, avec patience, sans céder au désespoir. Tout un art de tuer le temps dans cette cellule.

Mais j'en reviens à mon arrivée ici : je n'étais pas préparé à cet univers austère de solitude, à cette vie de Robinson échoué malgré lui dans une situation étrange. Car je le clame haut et fort : Je n'ai rien fait. Mon seul tort est d'avoir cru que je pourrais gagner ce pari... Avec du recul, je m'aperçois que la difficulté était plus grande que prévu.

Quand je lis tous ces bouquins sur les grandes évasions, j'en retire au moins une chose : elles étaient commises dans des prisons qui n'ont rien à voir avec celle où j'ai atterri. Je m'explique : Ici, pas possible de s'enfuir dans un ballot de linge sale, ou encore de creuser un tunnel sous une cellule pour ressortir dans un champ cent mètres plus loin. Les rondes sont trop fréquentes, les caméras trop nombreuses et les murs... Trop solides. Non, je crois qu'ici, le seul moyen de prendre la clef des champs est d'avoir une aide extérieure. C'est ma théorie, la seule valable je pense dans un tel établissement. Comment ? J'y réfléchis sérieusement mais j'avoue que je n'ai pas l'ombre d'une piste fiable pour le moment. Mais je compte bien trouver !

En attendant je reste pépère, sans me faire remarquer, un petit foot par ci, un petit livre par-là : un changement brutal dans les habitudes d'un détenu peut mettre la puce à l'oreille des gardiens. Si je dois prendre contact au dehors, j'en parlerai à La girafe, il connaît pas mal de monde. Du moins c'est ce qu'il m'a dit.

Ce matin, je vais à la bibliothèque. Je choisis cette activité à chaque fois que

j'en ai la possibilité. Le maton, Thierry, m'ouvre la porte.

— Bibliothèque ?

— Bibliothèque ! lui réponds-je en souriant avec un air entendu.

Il est sympa, Thierry. Il fait son boulot sans se prendre la tête, on dirait un animateur de colonie de vacances. Il marche derrière moi en plaisantant à propos des centres d'intérêt des autres détenus.

— Ça ferait du bien si les autres étaient un peu comme toi. À part les femmes, les bagnoles et la musculation, y a rien qui les intéresse, remarque-t-il.

— Il faut de tout pour faire un monde !

On arrive devant la pièce qui fait office de bibliothèque, Jef m'accueille chaleureusement tandis que Thierry fait jouer la clef dans la serrure et nous enferme pour quelques heures dans ce paradis livresque. Il n'y a jamais personne d'autre que nous ici, Thierry semble avoir raison mais ça ne nous dérange pas. Jef a le temps de m'initier à la littérature et ça n'est pas plus mal : les livres nécessitent une certaine concentration pour en comprendre le sens, et les rares visiteurs qui s'égarent ici sortent un jeu de cartes au bout de cinq minutes avant d'entamer une bruyante partie avec leur collègue. (Ils viennent rarement seuls). Le pire que j'aie vu : un type qui a entamé une séance de musculation en se servant de gros dictionnaires comme haltères, là, en plein milieu de la salle...

Aujourd'hui, Jef a décidé que nous nous intéresserions aux Confessions de Rousseau. Sa vie de reclus ressemblait étrangement à la nôtre, il est impressionnant de voir combien il a recherché l'isolement tout au long de son existence, fuyant une société qui, selon lui, l'a persécuté et dégoûté de l'hypocrisie humaine. En quelque sorte, la prison dégoûte aussi de l'hypocrisie humaine. On apprend à y connaître malgré soi des personnages dont la fréquentation est pénible, mais qui nous font très vite apprécier la solitude et l'isolement, exception faite de quelques rares personnes sortant du lot. On apprend souvent la vie à ses dépens, au contact d'autrui qui révèle ce que nous recherchons à travers ce que nous n'aimons pas chez les autres. Il y a des schémas récurrents au long de notre existence, nous naissons, nous plions au système de formatage de l'esprit dicté par des lois morales qui annihilent toute ou presque toute volonté de s'en écarter, puis volons de nos propres ailes plombées par les clichés existentiels dans le ciel de nos désirs.

En gros, ce que je veux dire, c'est que je me suis fait avoir. J'ai parlé à la

Girafe, tout à l'heure, pendant la douche du matin. La mousse a continué son chemin sur mes épaules tandis qu'il m'annonçait que personne ne pourrait me sortir de là. La mousse s'est écoulée dans la rigole, le long du mur, puis peu à peu à disparu dans le trou d'évacuation. La mousse est libre. Pas moi, la Girafe non plus, personne ici. Je ne peux compter que sur moi-même dorénavant.

Jef prend un peu de recul, il me regarde.

— Dis donc, t'es pas avec moi ?

— Si, justement, ça m'inspire. À propos de la liberté, de l'emprise quasi-inéluctable des règles sociales sur l'individu. Rares sont les gens qui peuvent y échapper en fait, c'est un luxe...

— Je suis content de voir que nos lectures portent leurs fruits. Tu me fais très plaisir. Je crois que tu pourras méditer ça ce soir ; tu peux prendre le livre, ça t'aidera. Essaie de m'écrire quelques lignes étayées par des passages du livre qui illustrent tes propos. On se revoit demain matin ?

Je regarde la pendule avec étonnement : j'ai flotté dans mes pensées ce matin, le temps a filé comme jamais il ne l'a fait. Il est midi, d'ailleurs j'entends Thierry qui vient me chercher, la porte se déverrouille.

— À demain, Jef. Merci.

— Merci à toi. À demain.

Nous nous quittons en échangeant un regard étrange, mêlé de satisfaction, d'amitié, un peu comme celui qu'on échange avec ses parents le jour où on leur annonce qu'on vient d'obtenir un diplôme prestigieux et que c'est grâce à eux si on l'a obtenu. J'y pensais encore en écrivant sur mon lit, quand Ben a poussé son chariot grinçant devant ma cellule.

— Alors ? Tu rêves ? Tiens, voilà de quoi te changer les idées, t'as l'air morose !

— Non, en fait je réfléchissais au sens de la vie. Au-dehors, au-dedans. La société a créé la prison pour nous y enfermer quand on déroge à ses lois, mais nous sommes enfermés où que nous soyons. Dans des préjugés.

— Ouh la ! Tu m'as scié ! C'est pas mal ce que t'as dit ! Bon, j'ai pas tout compris, mais c'est terrible dans l'ensemble. Tiens, t'auras droit à deux desserts pour la peine. Et bon appétit mon gars !

— Merci Ben ! Je t'en ressortirai une ou deux quand tu repasseras ; ravi que

ça te plaise...

Ben s'éloigne avec son chariot mais il se retourne une dernière fois avant de disparaître, le pouce levé en signe d'admiration. J'ai compris à ce moment-là le formidable pouvoir des mots : la maîtrise de la littérature et de la philosophie avaient le pouvoir magique d'ouvrir les cœurs et les âmes des plus durs d'entre nous, à condition de savoir toucher à l'essentiel et d'y mettre ses tripes.

La nourriture est plutôt bonne ce midi. Cassoulet, fromage et salade de fruits (deux coupes). Je réfléchis encore et encore mais j'en viens toujours à la même conclusion. Je ne peux sortir d'ici que par la pensée, au hasard de mes lectures. Je vais emprunter « Robinson Crusoe », ça m'aidera peut-être à faire la part des choses. Je me rappelle avoir ressenti une certaine sérénité lors de ma première lecture de cette œuvre, en contraste avec la situation où se trouvait cet homme. Il me semble que derrière toute épreuve se cache une récompense, quelle qu'elle soit : philosophique, financière... Il faut que je sorte d'ici.

Dans la cour, les gars sont calmes cet après-midi. Pas de foot, simplement des cartes et des cigarettes qui s'étalent sur le sol goudronné d'un coin de cour. Un poker. La fumée des cigarettes s'échappe au-dessus de nos têtes, libre et insaisissable, puis disparaît dans l'azur du ciel après quelques volutes effilées. Comme à son habitude, Henri gagne et nargue tout le monde en abattant dans la poussière de redoutables combinaisons. Pierre lui demande de temps en temps s'il est sûr qu'il n'a pas un deuxième jeu de cartes caché sur lui, parce que « de la chance à ce point, vraiment c'est pas possible ! » Tout le monde sourit, Pierre amuse toujours la galerie parce que pour lui, « c'est déjà pas marrant d'être ici, alors on va pas pleurer non plus. »

Pierre. Il est entré dans la banque après avoir fait sauter le sas à la grenade offensive. Un « PM » (pistolet mitrailleur) dans chaque main, il a récolté l'argent de surface puis s'est tiré. Il a coulé une vie paisible avec « la monnaie » : les restaus, les voyages, bref il a mené une vie de gagnant du loto ; et puis, plus d'argent. Alors il a ressorti ses PM, une grenade et en avant pour la nouvelle récolte. Seulement voilà : la moisson ne s'est pas déroulée comme il aurait fallu. La police est arrivée trop vite « faut dire qu'ils ont lambiné pour passer le fric ». Il est monté dans sa voiture, « pleins gaz, t'aurais dû voir le compte tour, elle astiquait la BM que j'avais piquée » mais il a malencontreusement « pris le bus ». De plein fouet. Un feu rouge « j'allais quand même pas m'arrêter, non ? »... Il a un peu purgé sa peine à l'hôpital, puis ici où il fait partie des meubles maintenant.